

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

SAMEDI 10 SEPTEMBRE 1927

Seizième Année. — N° 256

DIRECTION, REDACTION
PUBLICATIONS
146, Rue Montmartre (2°)

Rédacteur en Chef
Frédéric LEFÈVRE

Telephone : CENTRAL 32-68 et 74-93
R. C. Seine n° 819.481 B.

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEURS-FONDATEURS : Jacques QUENNE et Maurice MARTIN DU GARD

LE NUMÉRO 60 CENTIMES

Abonnement d'un An
France et Colonies : 30 fr.
ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER ET A
PAIX RÉGULIÈRE : Voir notice spéciale.

ADMINISTRATION ET VENTES
LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, Rue Montparnasse, Paris-6°
Tél. : LUX 52-51, 52, 53 et 54. Ad. Tél. : LUX 50-50

Ce volume paraît tous les samedis, sous le titre de
BIBLIOTHÈQUE DE LA LITTÉRATURE, sous le nom de
CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE, sous le nom de
CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE.

Considérations sur le Roman

Nous dirons qu'un romancier est en état de « saturation » par rapport à son sujet quand il a si bien mêlé ce sujet à la vie naturelle de son esprit que l'histoire devient spontanée. Un romancier « saturé » a exploré tous les coins du monde nouveau qu'il crée ; il connaît le passé de tous ses personnages ; l'histoire qu'il raconte est comme un fragment de ses propres souvenirs ; il donne aux lecteurs l'impression qu'il sait même ce qu'il ne dit pas.

Henry James considérait que la saturation est la qualité dominante d'un romancier et que tout écrivain qui veut faire d'un récit une œuvre d'art doit baigner dans l'atmosphère choisie assez longtemps pour en être profondément imbu. Il était comme un modèle de saturation. Balzac, chez lequel il trouvait cette complexité de détails et ce tissu serré de faits qui seuls donnent au monde de l'art le « teint » du monde réel. Il aurait pu citer aussi le Tolstoï de *Guerre et Paix*. Il, Tolstoï, racontant une histoire qui est celle de sa famille, peut impunément recourir en arrière, mêler des intrigues, intercaler vingt pages de philosophie historique, illusionner si fortement le lecteur que le lecteur est sans résistance. Proust est encore un excellent exemple de saturation totale. Quand celui-ci est acquis, l'écrivain n'a plus à se demander comment faire porter en telle circonstance M. de Norpois, comment habiller tel jour Albertine, le mécanisme devient inconscient et les réponses lui apparaissent en même temps que les questions. Au contraire, quand il n'y a pas saturation, quand le romancier a construit rapidement autour d'une « thèse », d'un « beau sujet », une intrigue et des personnages schématiques, le véritable amateur de romans voit tout de suite qu'il n'a devant lui qu'une machine. Ainsi Dickens, si parfaitement saturé et romancier de grande classe dans *David Copperfield*, peut tomber assez bas quand il invente.

Faut-il en conclure qu'un écrivain ne devrait traiter que des sujets longtemps mûris à sa vie, ne décrire que des milieux familiers ? Le critique anglais Desmond MacCarthy, dans un récent article, discute cette thèse. Il accorde à la nature du roman, récit destiné à créer une illusion, exige que l'auteur semble tout connaître de son sujet, mais cette connaissance, cette saturation peuvent être acquises de plusieurs manières. D'abord, c'est un fait qu'il y a des esprits doués de la faculté de reconstruire un monde vraisemblable en partant d'un très petit détail, une brève vision. Mr Arnold Bennett a écrit récemment un remarquable roman, *Enoch's Step*, qui raconte les amours simples et tristes d'un bouquiniste et d'une pâtissière.

— Mais comment êtes-vous arrivé, lui demandai-je, à connaître la vie intime de ces petits bouquinistes ? Comment les avez-vous observés ?

— Je ne les ai jamais observés, me répondit Bennett ; j'ai vu un jour, en traversant une place de Londres, ces deux bouquinistes qui se faisaient face et aussitôt toute l'histoire a surgi.

— Je ne les ai pas vus, me répliqua-t-il ; mais il les bûchait sur un court récit, entendu dans un port au hasard d'une escale. On m'a raconté plusieurs fois que Courteline n'a passé que fort peu de temps dans une case, me, Tourgueniev a construit *Pères et Enfants* sur une rencontre en chemin de fer et Henry James lui-même son *Portrait of a Lady* sur un visage de jeune fille entrevu dans une soirée. L'observation semble donc prouver qu'il y a des constructions artistiques vivantes créées sans saturation préalable.

Où... Et pourtant... Et pourtant je ne puis pas à la génération spontanée des œuvres d'art. Dans les cas semblables à ceux que nous venons de citer et où un très petit événement semble le point de départ et presque la matière d'un chef-d'œuvre, il faut tenir compte de deux facteurs importants.

1) Le roman peut être déclenché par l'incidence d'une vision, mais les forces artistiques mises en mouvement ont été accumulées très lentement. Le Marlow de Conrad peut dire : « Je ne l'ai vu qu'une seule fois ; il se peut qu'un regard et rien de plus soit le meilleur moyen de saisir un caractère. » Cela n'est vrai que si le fugitif observateur a de la nature humaine une ancienne et profonde expérience. Dans le cas particulier de Conrad, un récit maritime peut lui être suggéré par un mot parce qu'il est saturé de la mer. Il y a eu un temps où j'étais

assez saturé de l'armée anglaise pour savoir ce que dirait tel officier avant qu'il ouvrit la bouche. Maintenant, cette expérience étant évaporée, je ne pourrais lui prêter que les propos les plus artificiels et les plus faux. La connaissance profonde d'un milieu permet seule d'y situer avec vraisemblance des épisodes imaginés. Dans le cas de Bennett, il n'a certes jamais connu sa pâtissière et son bouquiniste, mais il connaissait admirablement, depuis sa jeunesse, la vie des classes moyennes anglaises. Appelons cela, si vous voulez, la saturation généralisée ; elle représente l'expérience accumulée de la vie personnelle de l'écrivain. Tant qu'il restera dans ce sillon, il sera vivant.

2) Quand un visage ou un mot sont les seuls matériaux donnés à un auteur pour construire un caractère, il a recours à une méthode que j'appellerai l'auto-saturation, c'est-à-dire que, ne pouvant observer tel individu donné qui lui échappe, il nourrit le personnage aux dépens de beaucoup d'autres, et en particulier de lui-même. Il le porte en lui comme la mère porte l'embryon et communique avec lui par un canal qui lui permet de lui passer sa propre substance. C'est ce que fit Tourgueniev pour Bazarov, Stendhal pour Fabrice, pour Julien, et surtout pour Lucien Leuwen. Mais dans ce cas, comme dans celui de la saturation par un milieu, le temps est nécessaire à la gestation. Il faut qu'une œuvre d'art mûrisse. Alors, si l'écrivain a la force et le courage d'explorer son domaine, il n'est pas de monde, si étrange soit-il, qu'il ne puisse rendre vraisemblable. Soyez certain que Swift était arrivé à voir si bien le monde de Lilliput et celui de Brodignague que tout détail lui apparaissait immédiatement à l'échelle. Quand Gulliver est repêché par des marins anglais, il éprouve un choc de surprise en voyant que ceux-ci sont de taille normale parce qu'il vient de vivre au milieu de géants ; il prend ces matelots pour des pygmées. Swift doit éprouver authentiquement ce choc au moment où il écrivait et c'est pourquoi il a pensé à le noter. Il faut que le romancier soit assez familier avec son sujet pour avoir confiance dans sa propre faculté de divination. S'il hésite, s'il cherche, le lecteur sent l'hésitation et, comme le cheval mal monté, refuse de sauter l'obstacle.

— Ajoutons, pour en terminer avec la saturation, qu'il y a au moins une saturation de chacun de nous et saturé ; c'est lui-même, et c'est pourquoi une confession sincère est toujours intéressante. C'est pourquoi aussi il est possible d'écrire une œuvre excellente sur des milieux et des pays qu'on traverse trop rapidement à la condition de les considérer à travers ce monde bien exploré que nous transportons en nous, et qui est notre propre esprit. Rien que la Terre est un beau livre parce que c'est beaucoup plus que la terre, je veux dire : tout Morand.

ANDRÉ MAUROIS.

LES FÊTES DE LAMARTINE

à MACON

L'Académie de Mâcon a convoqué les lamartiniens à des fêtes, à l'occasion d'une plaque à poser sur la maison où Lamartine habita jusqu'à son mariage, et où il écrivit les *Méditations*. Seule la maison natale, jusqu'ici, en possédait une.

Un pèlerinage, où prenaient part des représentants de toutes les sociétés lamartiniennes, celles de Paris, du Jura, de la Côte-d'Or, de la Suisse romande, a eu lieu à Montceau, à Milly, à Bussières et à Saint-Point. M. Georges Lecomte, qui représentait officiellement l'Académie française, a prononcé, au cours des deux journées, d'excellents discours, et surtout il en a improvisé un admirable à l'Hôtel de Ville de Mâcon où les Lamartiniens étaient reçus officiellement par la municipalité. Les fêtes étaient favorisées par un temps qui fut rare cette saison, un animateur extraordinaire qui est le secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, M. Duréault, et le concours joyeux des populations. Les banquets furent arrosés de vins fameux et de marc (le vrai marc-ou) offerts par les Mâconnais avec un généreux empressement.

Le roman peut être déclenché par l'incidence d'une vision, mais les forces artistiques mises en mouvement ont été accumulées très lentement. Le Marlow de Conrad peut dire : « Je ne l'ai vu qu'une seule fois ; il se peut qu'un regard et rien de plus soit le meilleur moyen de saisir un caractère. » Cela n'est vrai que si le fugitif observateur a de la nature humaine une ancienne et profonde expérience. Dans le cas particulier de Conrad, un récit maritime peut lui être suggéré par un mot parce qu'il est saturé de la mer. Il y a eu un temps où j'étais

Andrée Viollis, seule en Russie

A bord de l'Heodic, 6 sept.

Je crois que c'est dans l'ascenseur que je demandai à Andrée Viollis :

— Où allez-vous, maintenant ? Elle me répondit qu'elle allait au quatrième étage. Ce qu'elle disait là était pour se moquer de moi. En effet, dans la maison où nous étions, les gens de notre sorte ne pouvaient se rendre qu'au premier ou au quatrième.

Cette maison s'appelle le Petit Parisien.

Je ne prétends pas que l'immeuble du Petit Parisien n'ait ni deuxième ni troisième étage. Sans doute les a-t-il ? Je ne puis dire seulement qu'un reporter ne les connaît pas. Il va au quatrième chercher la direction. Il descend au premier « prendre » de l'argent, ensuite il s'en va. Il verra l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Australie et les Amériques. Il visitera la planète Mars et, l'une après l'autre, les étoiles du chariot de David. Il reviendra. Il repartira. Mais il mourra sans avoir jamais vu le deuxième ni le troisième étage de son journal.

Et voilà les hommes que l'on dit les plus curieux du monde !



Andrée Viollis

Quand nous fûmes au quatrième, je redemandai à ma camarade :

— Maintenant, où allez-vous ?

— Je vais chez M. Bois, me dit-elle.

On dit qu'il est facile de faire parler les femmes. On le dit quand on n'a pas à les faire parler.

Elle allait au quatrième étage ! Elle allait chez M. Bois ! Quel toupet ! Elle allait en Russie.

Un quart d'heure après tout cela, un petit pas bien connu de cette maison frappait d'un talon entêté le plancher trop ciré. C'était Andrée Viollis se dirigeant vers l'ascenseur.

— Alors, mon amie, vous allez en Russie ?

Elle me regarda d'un air franc et sincère.

— Non, dit-elle, je vais en mer Noire ! Vous rendez-vous compte de la qualité de cette ascenseuse ?

Elle allait à Moscou, à Petrograd, à Nijni, sur le Volga, au Caucase, mais de sa bouche la plus petite elle prétendait me faire accroire que le Petit Parisien l'envoyait pêcher des crevettes roses dans la mer Noire !

Je descendis avec elle. J'avais une idée. Je l'emmenai à la terrasse d'un café, boulevard de Sébastopol. Pendant le chemin, je pensais à ce que j'allais bien lui faire boire pour la faire parler.

Elle n'accepta qu'un porto — et avec de l'eau !

— Alors je partirai sans savoir où vous partez ?

Elle me dit que ce n'était pas qu'elle ne voulait pas le dire, mais qu'elle ne voulait plus le dire.

On la décourageait, paraît-il, quand elle exposait son projet.

Où, elle allait en Russie bolchevique. Son voyage était préparé, du nord au sud, dans les villes et les campagnes, par le chemin de fer et sur les fleuves, de la Baltique à la mer Noire.

— Mais, chaque fois que j'en parle, on me dit que je vais faire une folie !

Il est deux sortes de gens — du moins pour un voyageur professionnel qui, généralement pressé, n'a pas le temps d'en découvrir une troisième : les gens qui ont des meubles, les gens qui ne possèdent qu'une valise. Les gens à la valise sont bien meilleurs que les propriétaires de mobilier. Il ne leur vient pas à l'idée de dire à ces derniers : Alors, vous n'êtes pas las de vos armoires, de vos fauteuils, de vos lits de milieu ? Vous ne sentez pas le besoin de vendre cela à la fois aux puces ? Non ! Ils respectent leurs bouts de bois, leur verrou de sûreté, et surtout leur cave quand ils en ont une ! Pourquoi nos contemporains en appartement n'en usent-ils pas de même avec nous autres du voyage ? Que leur ont fait nos valises, pourtant si bien colorées ? Ils les regardent d'un air fatigué comme si c'était eux qui les portaient ! Quand ils vous reviennent : Alors, vous n'en avez pas encore assez ? On dirait

que nous nous livrons non au voyage mais au cambriolage. Sous prétexte que nous courons les grands chemins, ils nous imaginent un pistolet à la main. Bref, leurs regards nous disent nettement : Continuez, continuez, mais prenez garde qu'à votre heure dernière, le prétre ne vous refuse l'absolution !

Voilà, quand il s'agit de cette espèce, comment on traite les hommes.

Alors, quand c'est une femme !

...

Parmi les malandrins que nous sommes, une femme, un jour, demanda place. Nous la rencontrâmes dans le train. A la frontière, elle défendit victorieusement ses droits de reporter. Elle devait avoir trop d'argent dans son sac et pas assez de visas sur son passeport. Elle s'appela Andrée Viollis, et les jours où la bascule était généreuse, elle pouvait peser quarante-sept kilos. Du fait que cette femme voyageait sans maille et sans carton à chapeaux, nous comprîmes tout de suite qu'elle avait la vocation. Nous la tîmes en Irlande, à Londres, à Rome. Elle circulait comme un seul homme dans des rues en révolution. Allons-nous chez un président de la République ? Nous la trouvons déjà assise dans un fauteuil, en face de lui. Nous la découvrirent dans des jardins d'Angleterre, perdue au milieu de mille mineurs en grève et se débattant comme un secrétaire général de syndicat. Je crois aussi sérieusement que lors de l'élection du pape régnant elle fut la première à apercevoir la fumée. Elle n'a jamais voulu nous dire sur quel toit elle était !

Ce n'est pas encore ce qu'il y avait de plus vexant pour nous autres, hommes. Où Andrée Viollis nous faisait bouillir le sang c'était aux télégraphes internationaux. Nous avions beau écrire à cent à l'heure, ne pas déjouer, sauter ensuite, sans avoir séché notre encre dans les autos les plus puissantes, promettre au chauffeur de payer généreusement les contrebandes que lui taudrait un excès de vitesse, quand, essoufflé, suant et affaibli, nous arrivions au guichet, elle était là !

Maintenant, nous y sommes fait. Au début, nous avons eu souvent l'envie de prendre cette concurrente et de la jeter par la portière !

Seule en Russie !

Quand nous, les hommes du voyage, nous allâmes chez les Bolcheviques, nous nous contentâmes de voir Moscou et Leningrad. Eh bien ! cela n'a pas suffi à Andrée Viollis !

C'est à se demander quelle sorte de diable elle a dans le corps !

Si le Créateur qui ne peut penser à tout avait prévu Andrée Viollis, il eût fait la Russie trois fois plus grande.

Elle l'eût visitée de bout en bout !

Seule en Russie est un titre intelligent.

Une femme sans préjugés sociaux est allée se planter devant le phénomène bolchevique et l'a bien regardé. Ensuite elle s'est mise à tourner autour de lui. Elle l'a examiné par-dessus, par-dessous. Elle n'a pas eu peur devant sa grande gueule. Je vois très bien ma camarade, s'approchant du « monstre » à petits pas, et lui comptant les dents. Elle a même voulu se rendre compte s'il ne lui poussait pas des dents de sagesse !

L'une des qualités de Viollis en Russie, c'est qu'elle n'a pas eu le vertige. Quand elle arrivait devant un précipice elle ne se rejetait pas en arrière, ni ne se bouchait les yeux. Elle s'appuyait où il fallait, puis elle fouillait la faille du regard. On sent même qu'elle s'agenouillait, parfois, pour mieux étudier les traces sur le sol.

Elle est allée jusqu'à chercher ce que les Bolcheviques avaient fait de l'amour. Voilà jusqu'où les femmes poussent une enquête polémique !

« Ni apologie, ni réquisitoire », dit-elle. C'est juste, elle n'a travaillé qu'avec des rayons X. C'est la première fois qu'un reporter s'en va avec pareil instrument sous le bras. Notre métier, sans doute, n'était pas encore assez compliqué !

Elle a donc vu ce que le bolchevisme avait sous la peau. Et l'original, c'est qu'elle l'a vu si naturellement. Rien ne la surprend ! Elle dresse l'indexaire de la formidable révolution comme elle dresserait celui de son panier, au retour du marché, pour voir si elle n'aurait rien oublié !

Tout est effet que lui produisent les bouleversements sociaux. Et l'on prétend que les femmes sont faibles !

— Bonjour mon amie, lui dis-je, quand je la revis, ces temps derniers, alors vous êtes allée à Leningrad, à Moscou, à Nijni-Négod et sur la petite mère Volga. Vous êtes même, je crois, allée au Caucase, en Azerbeïdjan, en Géorgie, en Arménie, c'était un rude voyage, n'est-ce pas ?

Alors, pour me narguer, elle me répondit :

— Pas tant que ça !

ALBERT LONDRES.

Le Roman préhistorique

Jadis la terre était immense. Nul n'en connaissait les bornes. A peine si l'on entrevoyait quelques régions de l'Inde ; les terres boréales se perdaient dans une étendue prodigieuse ; l'immense Chine ignorait l'Europe comme l'Europe l'ignorait ; de l'Afrique, on n'avait vu que les terres septentrionales et quelques vagues rivières à l'est ou à l'ouest.

L'Odyssée, qui semble le récit d'un vaste voyage, se passe à peu près tout entière dans les îles et sur les côtes riveraines de la petite mer intérieure.

Quelles ressources pour les fables, quelles histoires ne pouvait pas raconter le voyageur qui mettait des années à parcourir l'espace qu'un banal voyageur moderne franchit en quelques jours, et nos avions en quelques heures.

Immense encore, et si enivrant, le monde que découvrirent, sur leurs fragiles caravelles, les Colomb, les Magellan, les Vasco de Gama. Conquête de tout un continent, exploration de l'Asie formidable, forêts vierges où l'on peut pénétrer pendant les saisons, savanes qui s'étendent comme des mers, fleuves géants, lacs monstrueux, vertigineuses chaînes de montagnes, auprès desquelles nos Alpes ne sont que des Alpilles.

Imaginez ces pauvres petits bateaux perdus sur l'Atlantique, tournant le cap des Tempêtes, sillant dans le Pacifique, empereur des océans. Que tout était neuf, frais, puissant, inépuisable !

Voilà que cette terre est devenue toute petite. Il faut la quitter si l'on veut retrouver l'immensité qu'elle symbolisait jadis. Il faut franchir les effrayantes étendues éthériques, dont les îles sont des écueils.

Une poésie délicieuse a disparu, qui n'est pas encore remplacée, qui ne le sera pas avant des périodes très longues ; de magnifiques ressources de récits échappent à nos contours.

N'est-ce pas au XIX^e siècle que les contours ont fait la plus extraordinaire exploration dans tous les domaines connus ou méconnus ? Aux anciens récits épiques, aux fables, aux légendes, on ajouta un nombre incroyable de sujets inédits.

Le roman exotique (n'oublions pas l'Odyssée) passionna follement la multitude avec Paul et Virginie, Atala, le Dernier des Mohicans (peut-être ce dernier donne-t-il pour la première fois une esquisse réaliste du sauvage). Puis, ce fut une véritable explosion : on ne compte plus les écrivains qui, depuis cent ans, ont raconté, et ceux qui racontent encore, des histoires de toutes les régions terrestres. Ecrivains d'imagination, écrivains d'analyse, dissequent à outrance la planète !

Parallèlement naît le néo-roman historique. Certes, l'histoire fut la base même des vieilles littératures : les tragédies grecques, les épopées en relèvent essentiellement, et les chansons de geste, nos tragédies classiques, etc., etc.

Mais le souci de la vraisemblance, une étude plus serrée des mœurs, des traditions, du décor, donnent aux nouveaux romans un caractère inattendu. Les personnages ne sont plus surhumains, ils commencent à ressembler aux lecteurs, tout au moins à des héros possibles — au deuxième plan s'agitent même des silhouettes quasi réalistes. En France et en Angleterre, les siècles sont explorés ; d'innombrables romanciers fouillent les vieilles paperasses.

Avec le roman de mœurs, le roman réaliste ou naturaliste, le roman d'aventures « intérieures » si j'ose ainsi dire, avec le roman mystère, le roman policier, le roman psychologique, etc., il semble que les sujets soient épuisés.

En un sens, ils sont inépuisables, puisque tout recommence, mais enfin toutes les époques, tous les pays, ont été étudiés et la terre est devenue si petite !

Un domaine reste encore, vaste en somme, jeune, riche de poésie créatrice, l'au-delà de l'histoire, la Préhistoire.

Elle s'étend sur une durée infinie. Les temps où vécurent les allumeurs de feu, ceux qui taillèrent les premières armes et les premiers outils, ont bien plus d'importance dans l'évolution humaine que la période si courte écoulée depuis les vieilles civilisations égyptiennes, chaldéennes ou chinoises.

Nous en avons la mémoire dans nos fibres, ce qui explique l'enthousiasme soulevé par les histoires d'îles désertes et de forêts vierges ; d'instinct, les jeunes âmes reconnaissent ce qui fut, pendant un million d'années, sinon plus, le domaine des ancêtres.

Ne croyez pas que la Préhistoire ne comporte que des épisodes relativement uniformes. Elle fut très variée. Elle donna lieu à de prodigieuses découvertes, à l'essor de génies admirables. Remy de Gourmont n'a pas tellement tort en affirmant que nos cerveaux, par eux-mêmes, ne valent pas mieux que ceux des préhistoriques. Songez qu'ils partent, ces ancêtres, avec l'humble bagage des animaux ! Quand nous arrivons à l'aurore des civilisations, que n'ont-ils pas créé ? Ils taillent la pierre avec une dextérité surprenante, ils filent, ils tissent, ils courent, connaissent l'art du potier, exécutent des dessins aux lignes pures, sculptent, cultivent la terre, domptent les bêtes... Tout cela fut accompli, parfois porté à la perfection, bien avant qu'on élevât une pyramide, bien avant que les premiers rois commandassent aux rivières du Nil.

Des lors, quelles histoires ne peut-on imaginer ? Entre les premiers groupements châtains et les associations auriennes, entre Aurignac et la Madeleine, la Madeleine et les âges de la Pierre polie, la différence apparaît plus grande qu'entre les Assyriens et notre Europe moderne.

Nous songions à ces choses en lisant le livre puissant de M. Pierre Goemare : *Le Pèlerin du Soleil*, roman préhistorique, qui est aussi une épopée. L'auteur est imprégné, profondément, de lectures sur la préhistoire ; il a lu, relu, les ouvrages spéciaux. Mais il ne se borne pas à une froide et minutieuse reconstitution ; il veut plus et mieux. S'il nous montre l'homme primitif avec ses instincts farouches et ses mœurs presque animales, il nous révèle aussi l'ascension vers l'humanité supérieure, la naissance de l'idéal, de la Pitié, de la Générosité au sein de la horde féroce. Yram, le grand héros, est un de ces êtres magnanimes qui, de tout temps, guideront le Troupeau. Devenu le chef des Hommes du Fleuve, pour avoir triomphé des plus forts et des plus agiles, il entraîne la horde loin du sol natal, vers la Caverne des Solitaires, à travers des aventures et des épreuves terribles, tous les périls de la nature implacable. Là réside l'émir « papaitan » du récit : M. Pierre Goemare a le sens aigu de la lutte, il montre admirablement les hommes aux prises avec les pièges de la sylvie et de la savane, pas à pas, avec les bêtes monstrueuses — leurs muscles, leurs griffes, leurs venins, leurs ruses et leur effrayante pullulation, et la puissance des hommes, plus formidables encore, plus cruels, plus hautes et plus opiniâtres.

Grâce à Yram, dont le péril surexcite les facultés, la horde est longtemps victorieuse, mais comme les épreuves ne cessent de renaitre, elle déteste enfin le héros plus encore qu'elle ne l'admire.

Dès lors, les traditions se multiplient ; aux dangers du dehors se joignent les dangers du dedans : sans cesse, Yram doit défendre sa vie et son prestige.

Citons ce passage (on en pourrait citer des centaines) :

Les Fils du Fleuve continuent de fuir sur la terre du chaos. Pas un gibier, pas une herbe. Et qu'est la faim devant la soif qui cimente les palais dans les bouches et gonfle les langues au point que beaucoup ne peuvent plus joindre leurs lèvres bouffies ? Pour se soulager, ils s'entaillent le bras et saignent à même la blessure ; quelques-uns boivent leurs urines qu'ils font refroidir en des ânes froids. De leurs paupières brûlées tombent les cils... Les plus robustes ploient l'échine, leurs muscles se déchirent comme le crinon arraché des épaules. Le chef ne les exhorte plus. Que dirait-il ? Les terres du chaos sont sans limite ; jamais ses yeux n'ont contemplé des espaces aussi profonds, aussi vastes, où, seules, les convulsions de la pierre accrochent le regard. On dirait un océan aux vagues stratifiées.

...

L'amour se mêle à l'épopée, non point l'amour romantique, qui déjà magnifie étrangement la femme, mais un amour primitif, où se décèlent les affinités, les préférences, le conflit des sexes, nés bien plus tôt qu'on ne se plaît à le croire.

Beau livre, bien vivant, entraînant, plein de sève, qui nous promet un écrivain de grande race. Pierre Goemare n'a cherché qu'à y satisfaire ses goûts, ses tendances, son imagination, son amour de la nature et de l'humanité, les instincts d'une nature généreuse et passionnée.

J.-H. ROSNY aîné.

de l'Académie Goncourt.

Les belles aventures de Gustave LE ROUGE romancier d'aventures



Gustave Le Rouge

— Qui ça, Gustave Le Rouge ? demanderez-vous peut-être certains lecteurs.

Un bon écrivain et un curieux homme. Son œuvre est abondante et variée : la poésie, le théâtre, la critique et l'histoire, le roman surtout l'ont tenu. Léon Bloy le comparait à Villiers de l'Île Adam.

Souriant, rose et gris, timide, il passe furtivement dans les salles de rédaction, donne sa copie et s'en va — à moins, ce

Le Voyage de Moscou
par GEORGES DUHAMEL
est à la CINQUIÈME PAGE

Dans notre prochain numéro on trouvera des SOUVENIRS et des POÈMES INÉDITS de Francis CARCO

qui arrive presque toujours, qu'on ne le rappelle pour lui faire raconter quelque histoire.

— Au lycée de Cherbourg, vous avez eu comme professeur le poète Jules Teller ?
— Oui, Lycée et professeur peu communs ! On accueillait à bas les cancanes de partout. Les élèves s'y montraient si belliqueux que le principal fut quelquefois obligé d'aller chercher la troupe. C'était alors un véritable siège. Les professeurs en révolte se barricadaient dans les dortoirs, les plans, les livres et les autres, servaient de projectiles et volaient par les fenêtres.

Le premier jour où Jules Teller prit contact avec ses élèves, il arriva une heure en retard, en pantoufles et cravaté avec extravagance. Il commença par nous déclarer : « Je ne veux pas faire de classe ; les examens et le baccalauréat sont choses absolument inutiles. » Il tint parole. Lorsqu'il rencontra ses élèves en ville, il les amenait au café ; quelquefois toute la classe l'y accompagnait.

Les farfadets étaient peu goûtés des parents ; encore moins du principal aux récompenses duquel Teller répondait invariablement :

— Je suis le maître dans ma classe. Allez-vous en. Adressez-vous à l'Université.

La situation du malheureux principal n'était plus tenable. Vaincu, il ne voyait plus qu'une solution : faire révoquer Teller. Plusieurs inspecteurs furent appelés. Parmi eux, un très médiocre parassien, M. Manuel. Mais Teller, roublard, eut soin de faire fort à propos un cours sur la poésie moderne et lorsque l'inspecteur intervint un élève, il fut ravi d'entendre réclamer un de ses propres poèmes :

— L'obscurité, ce poison couleur de vert de gris. Qui vous rend idiot avant qu'on ne soit gris. Cette fois encore, Jules Teller triompha.

Il habitait une chambre entièrement tapissée de livres, couleur d'étoffe par laquelle il gagnait difficilement son lit. Il va sans dire qu'il recevait souvent la visite de nombreux écrivains. Teller alors se dressait du fond de son alcôve, et tonitruait :

Je suis Ange ou bête. Ombre ou flamme. Terre ou milieu de vains décares. Je ne suis pas sûr de mon âme. Et je ne crois guère à mon corps.

Le créancier fuyait, épouvanté ! Chose curieuse, ce fut cette année-là qu'il eut le plus d'élèves reçus bacheliers. Ses farfadets étaient achevés. Gustave Le Rouge partit pour la bonne ville de Caen afin d'y faire son droit. Tout le monde sait ce que cela veut dire : faire son droit ! Gustave Le Rouge devint directeur de journal et, simultanément, secrétaire d'un cirque fameux : le cirque Priami. Il faillit prendre la clef des champs avec une fébrilité. Heureusement, sa femme intervint à temps. Les farfadets partirent seuls, et la vie littéraire de Le Rouge continua. Il fut rédacteur en chef de *Matin Normand*, fonda une revue littéraire : *La Revue Septentrionale* qui existe encore, et dans laquelle parurent des poèmes de Jehan Rictus, des chansons de Desbroussaux.

Enfin, Paris : C'est là qu'il connut Verlaine avec lequel il resta très lié, et qui lui donna un surnom : « Gustave Le Rouge qui tournait au pessimisme ».

— La première fois que nous décidâmes quelques amis d'aller voir Verlaine, nous fûmes le projet de l'inviter à déjeuner. Mais nous étions très pauvres et, pour être en mesure de traiter convenablement le poète, nous avions « lavé » nos boudoirs et mis nos meubles au clair.

Verlaine devina et attendit par notre geste, nous demanda à brûle-pourpoint : — Vous avez lu le *Charles XII*, de Voltaire ?

— Certainement.

— Un livre, entre parenthèses, que je trouve affreusement sec... Mais peu importe. Vous vous rappelez ce passage où le roi de Suède vaincu, désespéré, sans argent pour nourrir ses soldats, veut entrer dans une tente, à la tombée de la nuit, trois paysans : ils ont vendu leurs bestiaux, leurs récoltes, franchi à pied des centaines de lieues pour apporter à leur roi, dont ils connaissent la détresse, quelques rouleaux d'or. Eh bien ! figurez-vous un instant que je suis le roi et vous les paysans : il y a, toutes proportions gardées, un peu de cela.

Quel dommage que je ne sois pas Charles XII. Pour marquer sa gratitude envers ses trois dévoués sujets, celui-ci fit, séance tenante, rédiger un acte par lequel il les exemptait de tous impôts, eux et leurs descendants. Il s'arracha trois poils de barbe, qu'il incorpora à la cire brûlante du sceau royal apposé au bas du parchemin en prononçant de terribles malédictions contre eux qui, dans les siècles futurs, oseraient enfreindre sa volonté. Les poils de sa barbe n'auront pas malheureusement la vertu de ceux du roi, mais nous verrons... J'ai quand même, quand il me plaît, le moyen d'être agréable à mes amis.

Quelques années plus tard, Gustave Le Rouge est appelé à la direction d'un journal en Tunisie. Deux numéros paraissent et le journal fait faillite. Notre homme se trouve sur le quel avec quarante sous en poche. Le hasard veut qu'il rencontre un de ses amis qui peignait des marines pour un amateur fort riche, lequel consentit à lui payer son passage en troisième classe. Et ce fut le retour, bercé pendant la traversée par les chansons obscènes des légionnaires des bataillons d'Afrique qui avaient embarqué avec lui.

Après une nouvelle fugue en Tunisie (que décidément, Le Rouge avait rêvé de coloniser) avec son secrétaire et une petite amie, la concession de terrains qu'il sollicitait lui fut pas accordée et il revint en France.

Une place de directeur de journal politique se trouvait libre : ce fut Gustave Le Rouge qui l'obtint. Candidat battu aux élections législatives, il s'en consola en écrivant des scénarios avec le poète Henri de Brissac, descendant de Charles d'Orléans, et l'un des créateurs du cinéma.

C'est à cette époque que Gustave Le Rouge reçut le grand prix de la critique avec *Les derniers Jours* de Paul Verlaine, livre que préface Barres.

— Vous me disiez, tout à l'heure, que vous avez connu Léon Bloy ?

— Quinze jours avant sa mort, je dinai encore avec lui. Il a été pour moi le meilleur des amis.

« Je lui avais été présenté par Henry de Groux, le grand écrivain belge. Henry de Groux portait un cache-nez rouge, un chapeau haut de forme et une rampe à pomme d'or. Il lui arrivait d'avoir de terribles distractions : il se rendait un jour chez un très riche peintre et collectionneur américain. Après avoir admiré les Vélasquez et les Rubens, de Groux, ayant deux petites filles, déclara :

— Tout est fort beau. Il n'y a que ces deux petites horribles-là que je ne puis souffrir.

— C'est fâcheux, répondit l'Américain. Ce sont les deux seules toiles qui sont de moi ».

— Mais le cinéma ne m'absorbait pas entièrement. Je fis, entre temps, marcher les marionnettes pendant une saison au Théâtre de la Bodinière, fondé par Maurice Bouchor, Raoul Ponchon, Richepin et Milo Nau venaient y dire des vers.

Je fus d'ailleurs moi-même marionnette vivante, si j'ose dire. J'avais pour grand

ami un poète danois très célèbre, Sophus Clausen. Présenté par lui au Comte Hermann Bang, il me fit jouer un rôle d'homme timide dans *l'Ennemi du peuple*.

Plus tard, je fis représenter dans un petit théâtre, rue de Douai, un lever de rideau : *Monsieur Pouffeton*, qui eut un assez grand succès.

La guerre venue, je partis pour Reims et Arras, comme correspondant de guerre.

— Vous ne me parlez pas de vos romans ?

— En ai, cependant, publié une centaine. Certains, inspirés par l'occultisme : *Le Fantôme de la danseuse*, *Le Masque de linge*, *M. Todd Maricell*, *détective milliardaire* etc.

Il ont été traduits en italien, en espagnol, en hollandais.

— Vous ne devez guère avoir de loisirs ?

— J'en trouve. C'est ainsi que je m'étais souvent demandé pourquoi on avait perdu le secret de la fabrication du cuir de Cordoue. Comme vous le savez, les plus beaux cuirs de Cordoue ont été fabriqués en Flandre. Sous le règne de Henri IV, la Flandre était occupée par les Espagnols. Les Flamands s'aperçurent que les chevaux des Espagnols portaient des selles admirables aux dessins en relief. Pourquoi ne feraient-ils pas des selles pareilles, mais peintes ? Ce fut l'origine des cuirs de Cordoue...

Je croie l'avoir retrouvé. J'aime beaucoup les choses vivement colorées. Je me suis dit : Si j'essayais ! Et après plusieurs essais infructueux, j'ai trouvé.

— Alors ?

— Je garde mon secret !

— On m'a dit que vous étiez vos mémoires sur peau de rôle ?

— Voici comment je les utilise. Je les fixe avec quatre ou cinq pointes sur un mur très uni. Elles sechent pendant trois jours au soleil. Puis, à l'aide d'une pierre ponce, je les polis. Ensuite, je les laisse tremper pendant cinq heures dans du bichromate de potasse, et j'obtins ainsi un parchemin très léger, très solide et sur lequel il est facile d'écrire, mais pour y transcrire mes mémoires, je me serais condamné à ne manger que des soles. Non, non, déchantez, cher ami, je n'écris pas mes mémoires sur des peaux de sole, mais j'en ai fait faire une magnifique reliure du chef-d'œuvre de Brillat-Savarin : *La Physiologie du goût*...

N'était-ce pas tout indiqué ?

Vous voyez bien que Gustave Le Rouge qu'on a surnommé le Wells français est un curieux homme.

J'ai monté souvent les cinq étages du gentilhomme des Batignolles et j'ai toujours eu en montant la même impression d'étrangeté, de mystère et de poésie.

Gustave Le Rouge, romancier d'aventures, érudit, poète, curieux homme...

Ses romans, d'une imagination déconcertante, où il utilise de façon toute neuve le merveilleux scientifique, sont traduits dans toutes les langues.

Le *Nauffrage de l'espérance*, la *Quête du Vampire*, sont des œuvres pour ainsi dire classiques.

Les *aventures de Tod Maricell*, *détective milliardaire*, et *Le Mystérieux Docteur Cornelius*, tant de fois plagiés, dépassent de beaucoup les exploits mécaniques des héros de fiction et ont pour le même procédé, d'un Sherlock Holmes.

Le *Journal des Voyages* va commencer très prochainement la publication d'un roman inédit de Gustave Le Rouge, *La Vallée de Désespoir*, dont la scrupuleuse documentation et l'intérêt savamment ménagé font une œuvre de choix.

Gustave Le Rouge, romancier d'aventures, érudit, poète, curieux homme...

Henri CASANOVA.

QUERELLES DE LANGAGE

Il est agréable d'avoir tort, du moins quelquefois, et prudent de le reconnaître sans tarder. Je crois que j'avais tort récemment en disant que des tours comme le *Voyage de Sparte*, le *Voyage de Moscou* fussent, sinon de très bon français, au moins de très vieille tradition. Mieux informé, c'est-à-dire revenu aux livres, je suis convaincu de critique téméraire.

Tous nos auteurs classiques emploient en effet des tournures analogues, où, comme je le disais, le de amène une espèce de gentilité de consistance. La même gentilité voit dans un plat de viande qu la Ville de Paris. Littérature ne peut recuser ni discuter, en particulier cette expression connue : le *voyage de l'autre monde*.

Justement mon ami Georges Duhamel, que je mettais en cause, veut bien m'écrire sur ce propos ; et tous nos lecteurs seront contents de voir rendre justice à ce grand écrivain.

Je l'accusais de barbaquisme ; mieux valait accuser Barres de gallicisme ! Au reste, Duhamel me signale une nuance bien fine que j'avais grossièrement négligée, je l'avoue :

« Si vous dites un voyage à Rome, cela signifie simplement que le voyageur s'est rendu dans cette ville, comme à n'importe quel point géographique. Si vous dites le *voyage de Rome*, cela marque une visite au pape ou à la Ville Éternelle. On ne saurait dire sans ironie le *voyage de Saint-Cloud* quand on habite Paris ; mais on dira le *voyage de New-York* indiquant que jusqu'à nouvel ordre le déplacement est d'importance... Dans le cas spécial qui nous occupait, le *Voyage à Moscou* ne serait qu'une simple excursion, comme naguère. Le *Voyage de Moscou* est un pèlerinage aux lieux saints du communisme. Vous ne direz pas qu'un musulman fait un *voyage à la Mecque*, mais le *voyage de la Mecque* ? Non. Alors la règle est établie par les exemples ».

Elle est si jolie et si certaine que je la livre au public, malgré ma honte, pour le persuader encore que le français est une langue bien délicate à manier.

INVENTIONS NOUVELLES

Cette rubrique paraît amuser mes correspondants, qui me demandent à l'envi les inventions bisornes du langage commercial. Un lecteur de l'Est me demande ce que je pense de deux mots très usités en Lorraine et qui désignent des magasins de primes, des épiceries ou des boutiques coopératives : *primistère*, *familistère*.

Naturellement je les trouve ridicules ; mais leur origine me semble douteuse. Je suppose qu'ils ont été forgés avec prime et famille, d'une part, et la finale de phalanstère. Il reste d'ailleurs à savoir s'ils sont nés sous la plume « savante » d'économistes distingués (allez y voir dans leurs œuvres, aux alentours de 1900), ou dans le cerveau d'épiciers en délire.

André THERIVE.

A PARIS ET AILLEURS...

ÉLOGE DE LA FOLIE

Bourdieu. — Vous avez lu ce livre de Georges Normandy sur *Maupassant intime* ?

Péchu. — Oui, et j'en suis encore tout bouleversé. Il y a là des révélations tout à fait inattendues. Cette période qui s'écoula entre le suicide manqué et la mort, nous ne la connaissions pas.

Bourdieu. — Elle est atroce.

Péchu. — Oui !

Bourdieu. — Comme vous dites cela mollement !

Péchu. — C'est que... ah ! Bourdieu, vous allez me trouver une espèce de monstre, mais tant pis ! A vous je n'ai rien de caché. Ce récit, à tant d'égards épouvantable, m'a causé à moi plutôt une sorte d'exaltation.

Bourdieu. — Que voulez-vous dire ?

Péchu. — Ne vous effrayez pas. Ne vous indignez pas non plus. Mais comprenez-moi. Cette folie, malgré le fond de torture sur quoi repose sa base, je lui trouve quelque chose d'admirable. Les discours de Maupassant en état de démence surpassent de cent coudées en lyrisme toutes les choses parfaites, mais si limitées, si positives qu'il avait écrites auparavant. Peu m'importe ici l'incohérence, mais il me semble que je saisis, dans cette bouillasse effrénée d'images majorées par la mégalomanie, un esprit de poésie qui partout ailleurs s'est trouvé étouffé, jugulé par la terrible raison du conteur consommé.

Quand il accuse Podophyllie (c'est le nom d'un remède dont l'emploi l'avait déçu) d'avoir écrit à sa place dans le *Figaro*, il fait de l'animisme à haute dose, il crée un mythe, comme une peuplade sauvage divinisant un héros dangereux... Bref, Maupassant a vécu là quelques jours dans un état proprement surhumain.

Bourdieu. — Vous rendez-vous bien compte de ce que vous dites ? Oubliez-vous l'admirable application qui était la raison de ce beau délire verbal ?

Péchu. — Mais cela, cher ami, ne me fait que davantage l'admirer. Qu'il faille payer à cher le génie, quelques heures de génie, quelle haute idée cela doit-il nous donner ! Pensez qu'il y a des gens qui en ont de naissance... Alors que d'autres, après une vie de raison et de talent, il leur faut, pour cette brève et sublime explosion, offrir leur pauvre chair en holocauste, leur moelle épinière, leur cerveau, toute la merveilleuse machine corporelle.

Bourdieu. — Mais enfin, cher ami, cette paralysie générale, dont les affreuses heures de Pasty sont l'épilogue, elle avait été préparée par une hérédité dont nous connaissons maintenant les secrets.

Péchu. — Mais d'en savoir les raisons n'en diminue pas l'importance. Et c'est bien justement cela qui m'impressionne : que la nature ait préparé ça de si longue main. Il fallait cette maladie épouvantable pour terrasser l'habileté de Bourdieu, pour le débarrasser de cette énorme carapace de matérialisme afin d'en faire cette sorte de héros de l'angoisse, communiant avec les choses d'au delà du mur.

Bourdieu. — Est-ce cela votre sentiment sur le rôle de la folie dans la vie de l'humanité ?

Péchu. — Peut-être.

François de MIOMANDRE.

Chez Paul Bourget

Paul Bourget recevant à l'occasion de son 75^e anniversaire un journaliste, lui fit faire le tour de son cabinet de travail et lui dit : « Venez voir mon cimetière ! »

Il lui désigna, à la muraille le moulage du visage de Tolstoï à son lit de mort, sur la cheminée des photos de Barbey d'Aurevilly, Paul Marguerite etc... et il ajouta :

« De toute ma génération je reste seul. Heureusement, Francis Carco et Pierre Benoit, viennent de temps en temps me voir ».

Puis le journaliste lui parla de Jules Laforgue « Il était gentil ce jeune homme » dit Paul Bourget avec détachement...

Paul Bourget et Lucien Romier

Au temps où M. Romier dirigeait la politique économique du *Figaro*, l'auteur de *l'Homme du large* reçut un jour la visite de M. Paul Bourget. M. Romier tourna un compliment fort aimable, à quoi Paul Bourget répondit par cette curieuse question qui interloqua Lucien Romier :

« Monsieur, pourriez-vous m'expliquer comment il se fait que vous ayez la barbe si noire ? »

Erreur sur l'uniforme

Notre collaborateur Albert Thibaudet, nous promet sur les récentes fêtes lamaritimes un article que nous espérons prochainement. En attendant signalons la méprise des Miconais qui, sur la vue de son uniforme vert et palmé, confondirent le delfé de l'Académie Française avec le Préfet de Seine-et-Marne. C'est ainsi que durant le défilé du cortège officiel, dans les rues de Micon, les cris de « Vive le Préfet » ne cessèrent de retentir aux oreilles étonnées de M. Georges Lecomte.

Réminiscence ?

A peu près tous les journaux ont cité, ces jours derniers, la phrase inscrite par Georges Clemenceau sur le Livre magnifique offert par la France à Sir Austen Chamberlain :

« S'aimer, ce n'est pas se le dire, c'est se le prouver. »

Nul n'a remarqué que le Tigre avait, ici, plagié Georges Feydeau. Relisons en effet *Monsieur Chasse*, une des meilleures bouffonneries du grand comique. Nous y trouvons page 24, dans la bouche du fantoche Morcet cette réflexion amère :

« Ah ! parbleu ! c'est bien facile de dire aux gens qu'on les aime, ce qu'il faut, c'est le leur prouver. »

Polémiques provinciales

Dans les villes de province, le plus futile événement déclenche parfois d'ardentes polémiques entre deux journaux rivaux.

A Orléans, depuis deux mois, une bouteille de Vouvray fait couler des flots d'encre. Un conseiller municipal, cafetier de son état, est accusé d'avoir vendu cette bouteille 50 fr. à un touriste. Et les journaux libéraux de prétendre que les lois de l'hospitalité ont été violées. « Que penseront les étrangers de notre glorieuse cité ? »

L'édile, qui, jadis, obtint un premier prix de tragédie au Conservatoire de Paris, riposte avec une dramatique violence : « Vous

Grand Concours

héros sympathique
doté de 40.000 francs de prix

Rappelons à nos lecteurs que notre Grand Concours d'été consiste cette année à répondre aux trois questions suivantes :

1° QUEL EST PARMIS LES HEROS DE LA LITTÉRATURE ROMANESQUE CELUI QUE VOUS AURIEZ AIME INCARNER ?

2° POUR QUELLE RAISON ?

3° QUELS SERONT LES DOUZE PERSONNAGES LE PLUS SOUVENT NOMMES PAR LES CONCURRENTS ?

Voici la huitième liste des cent auteurs dans les ouvrages desquels les concurrents doivent choisir leur « héros sympathique ».

Nous nous excusons à nouveau auprès des concurrents d'avoir inscrit deux fois le nom de Joseph Conrad dans nos précédentes listes, on trouvera donc onze noms dans la liste que nous publions aujourd'hui :

- JULES VALLES
- COURTÉLINE
- RENE BOYLESVE
- PCRTO-RICHE
- MARCEL PROUST
- ROMAIN ROLLAND
- ROSNY AINE
- PAUL BOURGET
- HENRI DE REONIER
- HENRY BATAILLE
- PAUL CLAUDEL

Elèves et Maîtres

Forain racontait l'autre jour une histoire d'avant-guerre. Pierre Garraud, invité à une exposition en Allemagne, apprit d'un ami bien intentionné qu'il y rencontrerait « que des maîtres ». Aussitôt le peintre se fit commander cent cartes de visite portant simplement ces deux mots :

Cricric
éléce

Le dictionnaire imprévu

C'est la directrice d'une des plus importantes galeries de tableaux de la rive droite. Elle n'occupe pas toujours une aussi importante situation. Quand elle débute dans la carrière, c'était en compagnie de son mari, qui, en photographiant les tableaux des artistes indépendants, avait fini par prendre goût à la peinture, et à ouvrir une petite boutique. C'est là qu'un jour Mme D... expliquait à un ami ses défilés grammaticaux :

— Alors comme je ne savais pas comment s'écrivait ce mot, déclarai-je gravement, j'ai regardé dans le *Botin*.

Les Jambes de la Reine

Dans le Cahier de la République des Lettres, consacré à la Mode, Abel Hermant rapporte une anecdote bien représentative de l'époque victorienne chère à André Maurois.

Lors d'une tournée officielle de la reine Victoria, un industriel anglais voulut offrir à la souveraine douze paires de bas. A cette offre, un officier de la cour répondit majestueusement :

« Monsieur, une reine d'Angleterre n'a pas de jambes. »

Pudeur

C'est dans ce même cahier que la princesse Murat nous conte que jadis, traversant la ville de Chiraz, en Perse, elle fut sévèrement houspillée par la foule parce qu'elle n'était pas entièrement voilée. « Or, dit-elle, un peu plus loin, dans la campagne, je vis s'avancer une jeune fille nue. La tête était cachée par une étoffe noire. De son sein rose à son talon point au henné, elle était entièrement nue. Sa beauté était parfaite. Inouïement, elle reculait du riz, allait, venait, sans se presser, balançant son corps ambré sans que nul s'en étonnât... »

Art et Commerce

On sait que certains libraires font des vitrines consacrées tout entières à un livre qu'ils veulent lancer.

On nous raconte que l'un d'eux, et non l'un des moindres, avait imaginé, pour corser sa mise en scène à l'apparition de la Sainte Monique d'Ambrósio Volland, d'aller demander au Louvre qu'on lui prêtât pour quelques ours le célèbre tableau où Ary Scheffer a fixé l'extase de Monique et on eut toutes les peines du monde à faire comprendre à ce brave homme que le Louvre ne laissait pas sortir ses trésors.

Un histoire de Sacha Guitry

Sacha Guitry raconte qu'il fut très étonné cette semaine, en voyant un homme derrière lequel il marchait, étendre tantôt le bras droit, tantôt le bras gauche, chaque fois qu'il traversait une rue ou un carrefour. Il s'approcha et demanda au monomane le pourquoi de son habitude. « C'est tout ce que me reste de mon auto, répondit l'autre. »

CENTRAL 32-65.

DEUX ROMANS PUISSANTS :

HENRI BACHÉLIN

LE TAUREAU ET LES BŒUFS

Toute la province française

ALBERT ERLANDE

LA VIPÈRE DORÉE

Un drama... à Paris

Chaque volume 10 fr.
Edition originale sur ailes 15 fr.

A LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

Grand Concours

héros sympathique
doté de 40.000 francs de prix

Rappelons à nos lecteurs que notre Grand Concours d'été consiste cette année à répondre aux trois questions suivantes :

1° QUEL EST PARMIS LES HEROS DE LA LITTÉRATURE ROMANESQUE CELUI QUE VOUS AURIEZ AIME INCARNER ?

2° POUR QUELLE RAISON ?

3° QUELS SERONT LES DOUZE PERSONNAGES LE PLUS SOUVENT NOMMES PAR LES CONCURRENTS ?

Voici la huitième liste des cent auteurs dans les ouvrages desquels les concurrents doivent choisir leur « héros sympathique ».

Nous nous excusons à nouveau auprès des concurrents d'avoir inscrit deux fois le nom de Joseph Conrad dans nos précédentes listes, on trouvera donc onze noms dans la liste que nous publions aujourd'hui :

- JULES VALLES
- COURTÉLINE
- RENE BOYLESVE
- PCRTO-RICHE
- MARCEL PROUST
- ROMAIN ROLLAND
- ROSNY AINE
- PAUL BOURGET
- HENRI DE REONIER
- HENRY BATAILLE
- PAUL CLAUDEL

Elèves et Maîtres

Forain racontait l'autre jour une histoire d'avant-guerre. Pierre Garraud, invité à une exposition en Allemagne, apprit d'un ami bien intentionné qu'il y rencontrerait « que des maîtres ». Aussitôt le peintre se fit commander cent cartes de visite portant simplement ces deux mots :

Cricric
éléce

Le dictionnaire imprévu

C'est la directrice d'une des plus importantes galeries de tableaux de la rive droite. Elle n'occupe pas toujours une aussi importante situation. Quand elle débute dans la carrière, c'était en compagnie de son mari, qui, en photographiant les tableaux des artistes indépendants, avait fini par prendre goût à la peinture, et à ouvrir une petite boutique. C'est là qu'un jour Mme D... expliquait à un ami ses défilés grammaticaux :

— Alors comme je ne savais pas comment s'écrivait ce mot, déclarai-je gravement, j'ai regardé dans le *Botin*.

Les Jambes de la Reine

Dans le Cahier de la République des Lettres, consacré à la Mode, Abel Hermant rapporte une anecdote bien représentative de l'époque victorienne chère à André Maurois.

Lors d'une tournée officielle de la reine Victoria, un industriel anglais voulut offrir à la souveraine douze paires de bas. A cette offre, un officier de la cour répondit majestueusement :

« Monsieur, une reine d'Angleterre n'a pas de jambes. »

Pudeur

C'est dans ce même cahier que la princesse Murat nous conte que jadis, traversant la ville de Chiraz, en Perse, elle fut sévèrement houspillée par la foule parce qu'elle n'était pas entièrement voilée. « Or, dit-elle, un peu plus loin, dans la campagne, je vis s'avancer une jeune fille nue. La tête était cachée par une étoffe noire. De son sein rose à son talon point au henné, elle était entièrement nue. Sa beauté était parfaite. Inouïement, elle reculait du riz, allait, venait, sans se presser, balançant son corps ambré sans que nul s'en étonnât... »

Art et Commerce

On sait que certains libraires font des vitrines consacrées tout entières à un livre qu'ils veulent lancer.

On nous raconte que l'un d'eux, et non l'un des moindres, avait imaginé, pour corser sa mise en scène à l'apparition de la Sainte Monique d'Ambrósio Volland, d'aller demander au Louvre qu'on lui prêtât pour quelques ours le célèbre tableau où Ary Scheffer a fixé l'extase de Monique et on eut toutes les peines du monde à faire comprendre à ce brave homme que le Louvre ne laissait pas sortir ses trésors.

Un histoire de Sacha Guitry

Sacha Guitry raconte qu'il fut très étonné cette semaine, en voyant un homme derrière lequel il marchait, étendre tantôt le bras droit, tantôt le bras gauche, chaque fois qu'il traversait une rue ou un carrefour. Il s'approcha et demanda au monomane le pourquoi de son habitude. « C'est tout ce que me reste de mon auto, répondit l'autre. »

Le Voyage de Moscou

(Suite)

XVIII

CONSTRUCTIVISME

A feuilleter certains ouvrages allemands sur l'art en Russie bolcheviste on se ferait, des villes russes, une idée fallacieuse. On trouve, rassemblés là, tous les échantillons des plus austères de l'art constructiviste, enfant de la révolution; on trouve aussi les plus remarquables des œuvres modernes; en sorte que, le livre fermé, on imagine une Russie russe, composée essentiellement de bâtiments aux durs silhouettes industrielles, couvertes de placards futuristes invitant le monde entier à l'insurrection. L'assommoir de ces documents d'un art sans grâce, sinon sans grandeur, inspire au lecteur une mélancolie poignante. Mais qu'il soit désemparé: les villes russes n'ont pas cet aspect inquiétant et triste. Si tant est qu'elles le doivent prendre un jour, il y faudra des années: l'art et l'esprit se formeront petit à petit au visage des temps futurs. Les créations de l'art bolcheviste sont encore chétives, car la Russie nouvelle n'est pas assez riche pour construire beaucoup.

Moscou notamment, elle est donc absorbée dans la vieille ville et le grouillement fond l'ensemble. Gratitude. Au surplus, les quelques gratte-ciel qui s'élevaient de place en place méritaient à peine ce nom: ils sont modestes et tiennent peu le regard. La fondation Lénine, soignée et composée de volumes rectilignes, n'est pas sans beauté, qu'elle jette d'un champ de neige ou qu'elle se dresse sur un ciel bleu. La photographie reproduit toutes choses: mais la vue accorde et réchauffe. Quand une certaine enfantille joue autour des sévères bâtiments, tout s'arrange et les lignes semblent s'assouplir. Le constructivisme, art rigoureux, est sans hypocrisie. Pas d'ornements vains. Que les charpentiers de fer apparaissent, toutes crues, que l'édifice lisse ainsi son squelette, les raisons logiques de sa puissance. A part certaine grâce allée, la part la svelte et féminine incurvation des lignes, notre tour Eiffel pourrait figurer un monument du constructivisme. Si les Chinois, comme le dit Claudel, font des « échafauds de paysage », les architectes de la nouvelle Russie semblent soucieux de faire des « échafauds de monuments ».

La vieille Russie l'emporte encore. Le beau coup: masse et nombre. Moscou, toute la ville des églises, Léninegrad celle des palais. S'ils sont résolus à faire une œuvre à l'image et à la mesure de leur inflexible doctrine, nombre de communisants restent fort sensibles aux beautés de l'art ancien. On sait que Lounatcharsky, lorsqu'il eut que l'on avait tiré sur Saint-Basile, donna sa démission de commissaire du peuple. Lounatcharsky est un homme instruit et fin. Il est évident qu'il sait jouer des belles choses. Au risque de le fâcher, je dois dire qu'il n'est apparu comme un aristocrate. Il n'est pas bien que son signe soit le meilleur. C'est pourquoi le département dont il a la charge est bien administré. D'autres communistes, et non douteux, m'ont fait admirer certains dispositifs urbains et architecturaux qui, pourtant, exprimaient des pensées de l'ancien régime. Au réel, pour qu'ils seraient-ils contempteurs des monuments de l'ancien régime? Ils ne sont pas dénués de goût, cela va sans dire. En outre, ils ont réussi: ils sont les maîtres; ils peuvent tout se permettre, même d'être respectueux et... conservateurs.

Nous contemplerons donc longtemps encore ces vieilles maisons seigneuriales peintes d'ocre et de rouge et dont le bleu s'élève, par places, montrant la brigue saignante. Nous aimerons encore ces églises aux bulbes d'or ou de cobalt, ces églises qui s'ouvrent timidement sur

la rue pour laisser voir les figures caparponnées de l'icône. Nous pourrions encore admirer les monastères, avec leurs tours, leurs croix, leurs créneaux, leurs murailles endormies de badigeons barbares. Nous irons encore maintes fois saluer toutes ces merveilles édifiées avec des matériaux périssables, des matériaux d'exposition universelle — car le marbre est rare en Russie — et qui durent, tant bien que mal, depuis des siècles.

XIX

MENDIANTS, VOLEURS ET VOLES

Qu'a-t-on fait, Marie Pavlovna, de ces troupeaux d'enfants affamés, fils de fusillés, de proscrits, de débris des populations décimées par la disette et qui, naguère encore, erraient dans les rues des grandes villes, à la recherche d'une obole?

— Ils ne sont pas tous morts, soyez tranquille. On les a rafés, sans peine. On a trafiqué les plus réfractaires et, maintenant, on les élève dans des établissements spéciaux. On va lâcher d'en faire des hommes.

La misère enfantine me déchire. Par avance je redoutais un peu la rencontre de ces compagnies d'orphelins mendiantes dont on n'avait tant parlé. Je n'en ai, pour ainsi dire, pas vu. Jeunes ou vieux, peu de mendiants à Moscou, en cette fin d'hiver. Est-ce le résultat d'une meilleure administration? J'aime à le croire. Je suis parti pour la Russie peu de temps après mon retour du Maroc. J'avais encore dans les yeux les images de Marrakech, de cet énorme village saharien, hanté de hordes faméliques; j'avais encore, tout saignant, dans ma mémoire, le souvenir de ce camp où les affamés vivent, parqués comme des chèvres, étendus côte à côte, sur la terre, semblables à des cadavres décharnés.

En bien, pour qui connaît l'Orient et l'Afrique du Nord, avec leurs confrères de mendicants sordides qui vont, guesant, de place en place, en quête d'un sou, d'un morceau de pain, d'une poignée de dattes, Moscou n'a plus trop de mendiants. Du moins, j'attendais pas.

Les pauvres de la rue ne m'ont pas incommodés par une insistance trop choquante. D'ailleurs, ils se contentent de peu. Parfois, quand le tramway s'arrête à l'arrêt, quelque guenillard moule et formule sa requête à voix haute, pour tout le monde et d'un seul coup. Et presque tout le monde cède à cette prière, ce que j'admire: car quelques kopeks, ce n'est pas une grande affaire, mais il faut déboulonner les fourrures, écarter, malgré la presse, tant de vêtements encombrés.

Un jour, sur le Pont des Maréchaux, une dame bien vêtue qui nous suivait depuis quelques secondes m'adressa soudain la parole en français, d'une voix défaillante et brisée. « Monsieur, dit-elle, je n'ai pas de quoi rentrer chez moi. — Un rouble! — ne souffla Marie Pavlovna, bien bas, mais avec autorité. — Donnez un rouble à cette dame. — Je donnai le rouble et nous poursuivîmes la promenade en silence.

Un autre jour, à Léninegrad, on nous annonça la visite d'un étudiant. Il ne parlait pas le français mais nous remit un billet rédigé dans un allemand familier et qui disait, en substance: « Je suis pauvre. Vous ne l'êtes point. Donnez-moi cinq roubles. — La précision de la somme nous décida: nous obtempérâmes. Il en vint, le soir même, un second. Vais-je me récrier? Je suis, dans ma propre patrie, « tapé » plus souvent et plus grièvement, hélas!

Si les mendiants m'ont paru bénins, nous n'en saurions dire autant des voleurs. Ils sont nombreux, bien organisés et merveilleusement industrieux. Nombre de voyageurs ayant parcouru la Russie ont éprouvé la virtuosité

de ces filous, leur adresse à flaire le magot et à manier le rasoir. La police n'est pas moins subtile. S'il faut en croire les Moscovites, elle connaît tous les voleurs; elle possède leurs photographies, entretient avec eux des relations constantes par l'intermédiaire d'une légion de mouchards, à demi voleurs eux-mêmes; je pense, aussi bien qu'à demi policiers et qui passent d'un groupe à l'autre selon la fortune et l'occasion.

Comme nous lui parlions des voleurs et des vols, Lounatcharsky nous dit: — L'année dernière, on m'a volé cent roubles, dans un tramway. La police a déclaré tout net que, si l'on ne me rendait pas mes cent roubles, on arrêterait tous les voleurs, sans exception. Ils m'ont immédiatement renvoyé les cent roubles avec une lettre d'excuses, disant: « Nous vous avons pris pour un espion; mais nous apprenons que vous êtes notre commissaire bien-aimé. »

Je raconte au long cette anecdote qui n'est pas sans saveur. Il en faudrait narrer quelques autres, telle, par exemple, celle du poète L., célèbre par son incurable distraction et qui fut volé trois fois. A chaque reprise, les voleurs gardaient l'argent mais renvoyaient au poète les lettres, passeport et autres papiers. C'est une des élégances de la pègre, là-bas. A la troisième fois, les papiers furent retournés avec une semence: « Votre clouderie est vraiment impardonnable, disait le coquin moraliste. Trois fois! Cela suffit. La prochaine fois, nous garderons les papiers avec le reste, en manière de châtiment. »

Crainte des voleurs, peut-être, nos amis avaient à cœur de ne jamais nous laisser rentrer seuls, le soir, à notre hôtel du Tsékoukov. On ne vous tuait pas, disaient-ils, mais on vous déshabillait. En fait, je crois que nous courions peu de risque. Moscou n'a paru, la nuit, tout aussi sûr que Paris. Mais, outre l'incalculable intérêt qu'on voulait bien nous porter, je pense qu'un autre motif inspirait cette persévérante sollicitude, car nos amis disaient parfois en se concertant entre eux à notre sujet: « Qu'il ne leur arrive aucun mal! Que dirait-on de la Russie, après cela, dans leur pays? »

XX

NOURRITURES

Comme je me disposais à partir pour l'Espagne, il y a deux ans, Claudel me dit: « Vous descendrez, à Madrid, chez les personnes qui m'ont reçu l'autre saison. Vous ne sauriez trouver société plus aimable et plus cultivée. — Mais, tout à coup, avec une amusante rancune, Claudel ajouta: « On vous fera manger à des heures impossibles! »

Que dirait Claudel en Russie? Une fantaisie énigmatique règle seule l'heure des repas. A part dans quelques rares familles, je n'ai jamais pu savoir s'il existait une coutume à cet égard. On mange quand on a faim, quand on en a le temps, quand les aliments sont prêts, quand on est réuni, quand on y pense. Certains jours, dans notre vie tourbillonnante, nous n'avons fait qu'un repas, au petit bonheur. D'autres jours, nous avons dîné, c'est-à-dire, prendre part à quatre ou cinq festins. Mais quelle abondance! Quelle générosité! Nous n'avons pas fait de l'hôtel, nous étions toujours priés par les uns ou par les autres. Une fois, nous entrâmes dans un restaurant coopératif. Il était environ cinq heures du soir. Pour quatre-vingts kopeks, on nous donna d'abord une robuste soupe de légumes cachant une tranche de viande, puis une belle perdrix, je dis bien une perdrix, pour chacun de nous, avec des pommes de terre rôties, de larges chapeaux de pain blanc et de pain noir, un verre de lait sucré.

La table russe, en vérité, n'est pas médiocre. Je veux bien croire que nos amphytrions avaient à cœur de nous traiter honorablement, car l'hospitalité reste une des nobles traditions de la Russie;

mais un modeste estomac occidental ne supporte pas sans dommage un tel luxe alimentaire. Aussi bien, est-ce le luxe unique de la société nouvelle. Les vêtements sont fort coûteux, le logement est mesuré, les automobiles sont rares, la chère est, par bonheur, abondante et permise. De tous les points de l'immense territoire, aujourd'hui pacifié, laborieux, arrivent les nourritures succulentes: le caviar vient des grands fleuves; le caviar, l'aliment par excellence, les poissons abondent au hasard des eaux. Les champignons viennent des forêts. La stépie envoi du gibier, toutes les provinces du détail. Les petits concombres verts du Turkestan rafraîchissent les tables dès la fin de l'hiver, et les magots, autres fruits ou racines. Les poissons frais, secs, fumés, salés sont répandus à profusion. On goûte, avec le potage, de délicieux pâtes fourrées de viande, de choux, de riz ou d'oignons. L'onctueuse crème aigre enrichit toutes ces mangeries. Les pains sont variés et savoureux. La Crimée donne des vins, des fruits, des fleurs. Les chocolats feraient oublier ceux de la Suisse. La pâtisserie, la confiserie égouttent la fin des repas, à l'heure du thé — chaire fluente. — Le bon thé clair qu'on lampé à même la soucoupe, pour peu qu'on soit entre copains.

Si je m'attarde à ces images gourmandes, est-ce donc pour le plaisir? Non certes. En contemplant ces tables chargées de victuailles honnêtes et fortes, en admirant la souriante prodigalité de ce peuple, je songeais à la famine, je songeais à ces temps, si proches encore, où, cernée de toutes parts, retranchée du monde vivant, privée de charniers et de semences, la Russie faillit mourir de faim. L'écoquis, la gorge serrée, cet enfant que sa mère allait nourrir parce qu'elle ne pouvait plus le nourrir et qui se rattachait de tous ses doigts à la jupe misérable en sanglotant: « Ne me jette pas dans l'eau, maman! Je te promets que je ne te demanderai plus à manger. »

XXI

PROGRAMME DE DICTATURE

— Savez-vous, Marie Pavlovna, que j'ai, dans le plus grand secret, élaboré, depuis que je suis à Moscou, mon programme de dictature?

— Vraiment? Et quel est-il?

— Simple. En voici les principaux articles. Premièrement, suppression du téléphone, pendant deux ans. Deuxièmement, défense absolue de se servir d'expressions telles que « demain » et « tout à l'heure ». Troisièmement, tout retard aux rendez-vous nettement fixé sera puni d'une amende non médiocre, millions dix roubles par minute. Quatrièmement, incinération, sur la Place Rouge, au cours d'une fête solennelle, de toutes les paperasses administratives de l'Union. Je ne vois même pas d'inconvénient sérieux à ce qu'une partie des archives y passe. Cela fera de la place aux sans-logis. Cinquièmement...

— Mais c'est une autre révolution!

— Ni plus ni moins.

J'ai parlé tout d'une haleine. Marie Pavlovna dit, hochant la tête: « Sans doute avez-vous raison. — Elle sourit. Je ne suis quand même pas sûr de ne l'avoir point un peu fâchée. Et pourtant...

Les amateurs d'émotions révolutionnaires, de terrorisme, de scènes d'horreur, ne seraient pas, aujourd'hui, constamment satisfaits à Moscou. Peut-être même seraient-ils moins offensés par les excès de la Russie nouvelle qu'irrités par les menus défauts de l'ancienne, de l'éternelle Russie. Je dois avouer que j'ai, si menus, sont-ils si vénéreux, ces vieux péchés slaves? Cette lenteur, cette incertitude, cette insouciance, ce fatalisme, ce besoin de rejeter à plus tard toutes les choses qu'il faudrait accomplir sans délai, ce goût du marchandage, cette fi-

vre de rêveries, cette passion de projets dont on sait bien qu'ils ne seront pas réalisés, qu'on ne lèvera même pas le petit doigt pour les réaliser, cette impuissance à mesurer le temps avec une juste économie, tous ces traits qui nous paraissent, à nous étrangers, parfois agaçants et parfois aimables, ne s'inscrivent-ils pas lourdement dans la destinée du peuple russe?

Le téléphone, en Russie, ne laisse rien à désirer. Il marche aussi bien et mieux que partout ailleurs. On en fait un incroyable abus. Je ne sais s'il coûte cher; mais peu de maisons en sont dépourvues. Sous les appareils appliqués au mur, il y a presque toujours une chaise, et cette chaise reste rarement vacante. En marge de la conversation, du « rassvoye », comme un éternel motif de contrepoint, retentit sans cesse ou la sonnerie d'appel ou la voix d'un « téléphoneur », cette mélodie lacunaire et si curieusement timbrée.

Le téléphone, employé de cette manière, prolonge, amplifie, multiplie la frénésie de palabre. Il permet de nouer et de dénouer mille desseins capricieux et futiles. Il entretient une agitation nerveuse incompatible avec un saine labeur. Il ne palie pas la fabuleuse inexactitude slave, mais l'aggrave et la complique.

GEORGES DUHAMEL.

A SUIVRE.

(Copyright by Mercure de France, 1927.)
Voir les Nouvelles Littéraires des 16, 23, 30 juillet, 6, 13, 20, 27 août, 3 septembre 1927.

L'ART VIVANT

est en vente dans tous les kiosques

ARTS ET MÉTIERS GRAPHIQUES PARIS

N° 1

PARAISANT LE QUINZE SEPTEMBRE 1927

SOMMAIRE

LES DEUX VERTUS D'UN LIVRE par PAUL VALÉRY (de l'Académie Française) — BALZAC ÉDITEUR OU LE CHEMIN DE LA GLOIRE par MARCEL BOUTERON — L'OFFSET TECHNIQUE D'ART par LOUIS GODDE — DES TEXTES AU CINÉMA par LIOS MOUSSINAC — LES TENDANCES DE LA TYPOGRAPHIE EN ITALIE par le Dr AUGUSTE CALABE — LES CARACTÈRES DE CIVILITÉ — TRENTA ANS DE TYPOGRAPHIE ALLEMANDE par MARIE AUDIN — LE LIVRE CONTEMPORAIN : JUSTIFICATION par MAXIMILIEN VOX — J.-E. LABOUREUR par TRISTAN KLINGSOR — LE CATALOGUE D'ART par JEAN LUC — SUBSCRIPTION ET PUBLIQUÉ par WALTER S. MAAS — DE LA RÉALISATION TECHNIQUE DES ANNONCES DANS LES MAGAZINES AMÉRICAINS par A. ANTOINE

9 PLANCHES HORS-TEXTE
56 ILLUSTRATIONS

NOTRE BUT

Créer une Revue technique traitant des Arts Graphiques comme d'autres traitent d'architecture, de peinture ou de littérature, tel est le but poursuivi par les fondateurs de cette Revue; renseigner les techniciens et les amateurs de tous les pays sur les manifestations artistiques des Arts et Métiers Graphiques français, tel est leur désir. Par sa haute tenue littéraire, la qualité de ses nombreux documents et le choix des matières qui y sont traitées, Arts et Métiers Graphiques s'inspire aux plus exigeants à l'égard des Revues étrangères traitant des mêmes questions. Ce doit être une Revue de propagande destinée à faire connaître à l'étranger les efforts français, ainsi les fondateurs ont-ils décidé d'éditer à chaque numéro une traduction en langue anglaise et allemande de tous les articles.

LES FONDATEURS:

H.-L. MOTTI *Maître-Imprimeur* CHARLES PEIGNOT *Maître-Fondeur Typographe* LIOU PICHON *Imprimeur-Éditeur d'Art*
LUGEN VOGEL *Editeur* WALTER MAAS *Censeur de Presse*

LE NUMÉRO:

FRANCE 30 fr.
ÉTRANGER 40 fr.

ABONNEMENT:

FRANCE 100 fr.
ÉTRANGER 120 fr.

Téléphone: 2100-2101 — Compt. Chèques Postaux 105.375 — R. C. Seine 216.208

3, RUE SÉGUIER - PARIS 6^e

OISEAUX MIGRATEURS

Les associations dans la jeunesse allemande

L'espoir d'évasion a été, de tout temps, le remède à l'angoisse humaine. Cette aspiration vague, immense, revêt les formes les plus diverses. L'âme insatisfaite cherche à se fuir elle-même dans la religion ou dans la boisson, dans le voyage ou dans l'amour. Spirituels ou matériels, les moyens inventés pour pourvoir à l'aboutissement à donner à l'individu cette impression qu'il est, ne serait-ce qu'un instant, libre de la vie, sortit de sa propre existence, c'est-à-dire qu'il a perdu la conscience précise de sa personnalité.

Les mouvements mystiques, si nombreux en Allemagne, ne sont que l'expression de ce besoin perpétuel d'évasion. C'est dans la jeunesse qu'ils ont pris l'aspect le plus curieux. Dans tout le Reich, les étudiants vivent aujourd'hui plus que jamais dans la certitude d'une grande nouveauté. Une dure discipline et d'un travail acharné, en échange d'une chaux, on leur promet le pain et un peu de poêle pour réchauffer dans la grange. Epris de cette idée d'évasion qui hante l'âme allemande, ces voyageurs égarés ou sublimement égarés, cette « dromonomie » en fait, ont appelé aux traditions du Moyen Âge et à toutes sortes de philosophes. Dès 1910, mais surtout depuis la paix, ces « oiseaux migrateurs » ont eu d'innombrables imitations. Bientôt, tous les étudiants, tous les jeunes allemands, tous les jeunes universitaires, tous les employés de bureau se sont envolés de la cage des villes pour errer dans la campagne, demandant au paysage un peu de pain et une balle de poêle.

Les groupements multiples se sont constitués sur toute l'étendue du pays; sous la conduite d'un chef, parfois élu, parfois nommé spontanément, ils allaient à l'aventure. En 1922, le vagonnisme est devenu, en même temps qu'une mode, un mouvement profond, impérieux, qui a atteint toutes les classes et toutes les générations. On a vu des familles disserter leur foyer pour courir à pied les provinces allemandes. Mère, femme, enfants, ils portaient chacun leur baluchon sur le dos, la po-

lité caquetée, des bas courts, des capes légères et l'alpenstock. Quelques-uns de ces vagonnisme sont allés jusqu'en Sicile ou jusqu'à Constantinople. Naturellement, cette multiplication inattendue d'« oiseaux migrateurs » a excité la verve satirique des journaux; ils ont devenu légendaires. On les a caricaturés et raillé histoire plus ou moins exacte ont couru l'Allemagne à leur poursuite. Les vieilles gens, les bourgeois dans les villes déclaraient qu'il leur était devenu impossible de dormir; durant les nuits du samedi et du dimanche, des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles, précédés de musique, chantant en chœur, défilèrent jusqu'à l'aube à travers les rues. Les bois n'étaient même plus sûrs: ces bandes y étaient installées sous des tentes, paraissant vivre là en marge de la société organisée.

Non pas complètement en bohémisme, car ces groupements divers ne manquent pas, malgré tout, d'une certaine organisation. Dans les grandes villes du Reich, d'importants locaux, caennés désaffectés, salpêtres d'exposition momentanément vides, ou ciennés exotiques, sont aménagés pour qu'ils puissent y coucher une nuit gratuitement; en parant une collation minime, ils obtiennent du linge sur leur lit. Dans les lieux d'excursion, des refuges sont construits à leur intention. Certains hôtels populaires leur concèdent, à des dates fixes d'avance, une place également dévouée. Pour pouvoir gagner le peu d'argent dont ils ont cependant besoin, ils aident les paysans dans leur récolte, ils donnent des concerts publics qui se terminent par une quête. C'est ainsi qu'ils arrivent quelquefois à faire leur tour d'Allemagne.

Goût de l'association et goût du voyage à pied, qui appartiennent si profondément à l'Allemagne, il n'est pas étonnant de les retrouver dans la jeunesse et à la base de ces groupements. Il y a cependant autre chose: beaucoup d'entre eux ont adopté des doctrines diverses. Un idéal commun complète ainsi la satisfaction du besoin d'évasion.

Avant tout cette jeunesse revendique le droit à une existence autonome. Jusqu'à lors, elle n'était, en quelque sorte, pas reconnue; elle vivait en marge du monde adulte, enfermée à l'école ou dans la famille, les éducateurs n'avaient d'autre but que d'amener l'éclosion d'un homme, l'adolescent à vieillir. Désormais la jeunesse veut justement échapper aux théories du « devenir », du progrès; elle est; elle ne cherche rien d'autre qu'à développer « l'être » en elle.

Des sociétés de lycéens créent les statuts de leur organisation et font paraître des revues. Dans l'une d'elles, les enfants déclarent qu'ils se font un bonheur de ne pas ressembler à leurs parents et de fonder entre eux une société où ne régnera pas l'hypocrisie. « Plus de pitié fautive avec nos parents, écrit un lycéen dans sa revue, intitulée *Début*, plus de regards craintifs envers eux: nous les avons beaucoup trop gâtés. » Malgré la nouveauté louchante de certaines de ces tendances, les orientations adultes, qui venaient de subir la défaite après la guerre, étaient toutes prêtes à admettre les prétentions nouvelles de la jeunesse. L'Empire avait été une magnifique construction, où tous les citoyens pouvaient mettre à l'abri leur existence morale. Quand il s'est écroulé, comme une fourmilière ébranlée, tout le peuple s'est trouvé subitement en désarroi, flottant dans une liberté trop grande pour lui, dont il ne savait que faire, ne sachant plus à qui vouloir respect, obéissance, admiration. C'est alors qu'une jeunesse sûre d'elle-même, a surgi, prête à remplacer les idoles brisées. Pure de toute compromission avec un passé détestable, symbole d'un avenir d'affranchissement, elle a permis aux aînés, dans le désarroi de la Révolution et de la fuite de l'Empire, de remplacer leurs espoirs dans des forces nouvelles. La République n'avait pas encore le prestige de l'Empire, avec son passé historique et militaire, ses parades, sa hiérarchie, qui devait satisfaire l'imaginaire facile de l'Allemand moyen. Mais la jeunesse qui se formait à cette époque pouvait facilement s'identifier avec la République naissante. Elle a su profiter de ce moment d'incertitude et faire le procès des aînés, des guides qui avaient mené les vieilles générations à la guerre et à leur perte. Ainsi ceux-ci ont accepté, en théorie, du moins, la proposition des nouveaux venus à leur autonomisme.

Les oiseaux migrateurs en recouvrant le pays ont créé partout une agitation idéologique étrange. Les partis d'extrême droite et d'extrême gauche ont voulu avoir chacun les leurs. Il y eut des « vagonnisme », socialistes, des « vagonnisme », nationalistes, de même qu'aujourd'hui les partisans forment des associations diverses, parmi lesquelles celle bien connue du Casque d'Acier tandis que les républicains ont répliqué en créant également des groupements qui défilent dans les rues au son du tambour avec force déploiement de bannières.

D'autres bandes étaient animées de la plus vive ardeur poétique. Certaines d'entre elles se faisaient les adoratrices de la culture physique. Jeunes gens et jeunes filles s'apercevaient plus, au cours de leurs promenades, en lac ou sur un fleuve, sans aussitôt, tous, se déshabillant pour le plaisir du bain même en commun. La contemplation de la nudité corporelle n'était plus un plaisir défendu et exceptionnel. Souvent aussi, des

groupes composés de jeunes gens même à demi cultivés, ouvriers suivant les cours du soir, cherchaient à atteindre l'extase en lisant, enlacés par couples, mais enfilés de toutes sortes, les vers du poète allemand le plus difficile et le plus obscur, Stefan George, publié comme Valéry dans les éditions rarissimes. Parfois, au contraire, c'était le chef qui, dans l'ombre des forêts de sapins, déclamaient des poèmes, que le groupe écoutait dans un état de quasi léthargie.

Des pédagogues, pseudo-philosophes pleins de cette prétention naïve, aux trais mesuré, se sont particulièrement en Allemagne qu'ils se sont fait de grands hommes par l'écrit, des éducateurs et des théoriciens de toutes sortes, jouant au prophète, ont voulu édifier sur ces mouvements de la jeunesse, système, écoles et religions. Pour Wilhelm Janssen, ou Bücher, ou Winkler, la pédagogie traditionnelle est morte, qui reposait sur le développement de la faculté d'attention, de compréhension et de la mémoire. L'instituteur n'arrivait alors qu'à se rendre odieux, lui et son enseignement. Le maître moderne, au contraire, éveilla la curiosité et l'imagination de l'élève, cherchant à le faire aimer de lui; le maître représentait le monde extérieur et il y a fusion entre le maître et son disciple, entre la personnalité de l'élève et les choses qui l'environnent. Il y a enfin l'interpénétration complète entre ce que les philosophes appellent le sujet et l'objet, but suprême de toute aspiration. Poussées plus loin, ces doctrines aboutissent à un culte dont le dieu est l'adolescent et le prêtre l'adulte, à une religion dont le mystère est la subordination du disciple au maître. C'est par ce sacrifice, justement, que l'adolescent devient le dieu, en rachetant et en sauvant l'adulte, qui autrement resterait déchu à jamais.

Autour du poète Georg, presque écologiste, plusieurs essayistes se sont rapprochés, en même temps mystiques, et poètes de talent et parmi lesquels domine Gundolf. Ils ont, notamment, au sein d'une philosophie très complexe, créé le concept de « l'éternel adolescent » et l'ont opposé à « l'éternel féminin » de Goethe.

Le Don Juan romantique de Musset, toujours déçu et toujours prêt à renouveler sa tentative, les Werther ou Faust, épris de Marguerite et aspirant à la beauté d'Hélène, ne nous donnent-ils pas le spectacle de l'âme à jamais insatisfaite, incapable de combler un vide intérieur. Dans l'image du jeune homme, qu'ils se représentent comme un héros, ils voient une sorte d'ange, d'esprit pur, détaché complètement du milieu social, empli du sentiment de la gratuité de tous les actes et cependant plein d'ardeur et de ferveur.

Après de lui, l'homme mûr, le bourgeois, le citoyen, pauvre créature qui, du sentiment de la plénitude, parce

qu'il fait uniquement appel à son intelligence et à l'idée fautive qu'il se fait de l'expérience. Pour Gundolf, n'est-il pas évident qu'il y a certaines valeurs que l'expérience ne fait pas connaître et que nous tirons notre réelle expérience du fond de nous, de notre intuition, de notre être, en dehors du temps, dans cette éternité où se place justement l'adolescent. L'homme mûr, au contraire, ne pense qu'à affirmer davantage sa personnalité, forme vide et tyrannique, et qu'à étayer celle-ci sur l'évolution du monde extérieur. Socialisme, protestantisme, capitalisme, voici les systèmes anxieux aboutissant à l'homme mûr. Aussi la civilisation contemporaine démocratique, sans culture véritable, incapable de créer un style, dominée par le désordre, ne cherche que le progrès matériel qui conduira au bonheur. Seul, un paganisme rénové pourra nous sauver, ou triomphera l'idéal belléique du jeune héros, Gundolf et ses amis, qui, pour la plupart, ne cachent pas leur nationalisme, pensent que les Allemands, qui ont créé le type de Siegfried et du noble chevalier germanique, restent aujourd'hui les seuls continuateurs dignes des Grecs.

C'est à des conceptions assez générales et assez banales que celles-ci qui prétendent se rattacher certains éducateurs nouveaux et leurs groupes d'oiseaux migrateurs. Si je me suis étendu sur l'exposé d'une partie, et encore bien fragmentaire, de ces doctrines, c'est pour faire ressortir le besoin d'embrasser l'univers qui se manifeste chez beaucoup de jeunes gens, parce qu'ils voyagent ensemble à pied.

Naturellement ces tendances cosmiques, ces idées magnifiques se dégradent dès que des maîtres improvisés veulent les réaliser dans un domaine pratique. Wyneken a créé, en 1905, à Wickersdorf en Thuringe la « Libre Communauté Scolaire », où il a essayé de faire entrer sa philosophie pédagogique en action. La Communauté était formée par un certain nombre de « groupes de Camarades », composés chacun d'un professeur et du Comité des élèves, ou plus exactement, d'un tuteur et de ses protégés. Contrairement aux lycées, où les « grands » sont séparés des « petits », ils étaient, ici, réunis. La force constitutive de ces groupes, c'était le principe de fidélité, et de fidélité au dieu Eros. Mais, dès 1910, Wyneken a été expulsé de son école par les fonctionnaires de l'Empire. Il rentre en 1919 à Wickersdorf en triomphateur, mais trois ans plus tard éclate un scandale dans la Communauté et c'est bientôt un procès qui rappelle, par bien des points, celui d'Oscar Wilde. L'issue pourtant en est différente, car Wyneken, qui a courageusement revendiqué la responsabilité de ses idées (1), est acquitté aux applaudissements des fa-

rents, dont beaucoup étaient cependant des plaignants. Le mouvement de mysticisme était si puissant chez ces passionnés du « vagonnisme » que Wyneken était admiré et cru avec le fond de mystère qu'on ressent contre dans la clientèle de certains chercheurs, surtout justement lorsqu'ils sont traduits en justice pour exercice illégal de la médecine.

Sont-ce les excès de toutes sortes, promiscuités diverses poussées jusqu'au dévergondage, religiosité devenue fanatisme, qui ont amené peu à peu le relâchement de ces associations? Peut-être, quoique l'indignation de quelques moralistes traditionnels ait eu tendance à exagérer de beaucoup l'importance des déviations dans ce mouvement très simple en soi. Je crois surtout que la période de folle inflation une fois passée, l'Allemagne entière est rentrée peu à peu dans l'ordre d'une vie sociale régulière. Les déplacements d'oiseaux migrateurs, dès lors, se sont aussi lentement ralentis. Tout désir de liberté tendue vers l'absolu ne peut se manifester longtemps sans que ne cesse toute vie, puisque l'évasion est elle-même une fuite d'un instant hors la vie. Aujourd'hui, quelques jeunes gens parcourent encore la province; mais les groupements ne sont plus que des moyens de voyager plus facilement ou d'acquiescer un peu plus d'indépendance.

Ce mouvement, qui semble si spécialement germanique, n'est pourtant pas sans analogie, dans sa partie idéologique, et dans ce que celle-ci a de plus élevé, avec ceux qui se sont formés, aussitôt après la guerre, dans d'autres pays. Nous avons connu, en France, le culte du héros, l'amour de la guerre idéalisée par le sentiment de la fidélité. On trouve dans des romans comme le Songe de Montherlant, dans les premiers poèmes de Drieu La Rochelle, un certain dédain pour l'éternel féminin, auquel est opposé la mâle camaraderie. Idéal factice, bien vite tombé: l'erreur étant reconnue par les promoteurs éphémères de ces tendances d'un moment: il suffit de lire les derniers ouvrages des mêmes auteurs, de Drieu La Rochelle (2), par exemple, ou de Montherlant. Ce dernier me signale une phrase fort impressionnante d'un critique italien, Adriano Tilgher: « Toute cette civilisation de sport (j'ajouterais: ou de guerre idéalisée) aboutira dans un délai plus ou moins long, et déjà on en voit les signes précurseurs dans les pays où le sport est pratiqué depuis plus longtemps que chez nous, en Amérique, par exemple, à une formidable crise d'ennui et de désespoir. — L'évasion par le voyage ou la course à pied fait donc faillite: il faut chercher ailleurs la manière de se fuir soi-même.

Léon PIERRE-QUINT.

(1) Sans Remède et le Jeune Européen. Copyright by Kra.

(2) Wandervogel.

